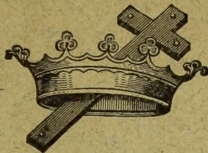


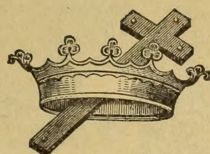
L'Abbé N. Az. Dugas, D. D. C.

Curé de

Maisonneuve.



EGLISE DE MAISONNEUVE.

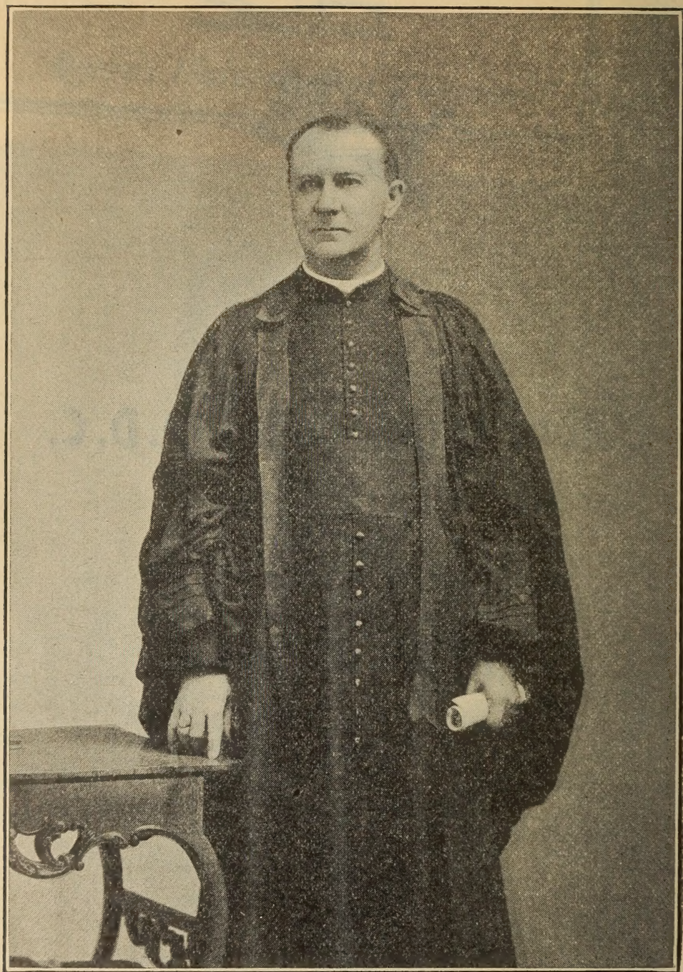


L'Abbé N. Az. Dugas, D. D. C.

Curé de

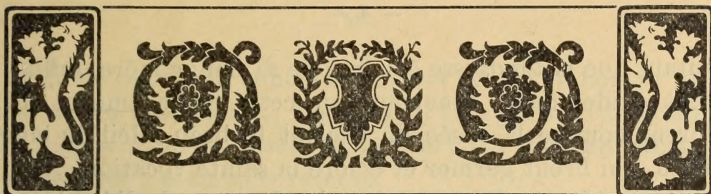
Maisonneuve.





L'Abbé N. Az. Dugas, D. D. C.

Curé de Maisonneuve.



L'abbé Nicolas-Azarie Dugas.

SA NAISSANCE—SON ÉDUCATION.

Une figure bien sympathique a disparu du clergé montréalais, le 27 février 1907, en la personne de l'abbé Nicolas-Azarie Dugas, curé de Maisonneuve, décédé à un âge, où tout faisait encore espérer pour lui de longs jours, et à l'heure, où il semblait devoir jouir de son triomphe. Ce fut un triomphe, en effet, que la construction de cette splendide église romano-bysantine, inaugurée le 16 décembre 1906 et bénite par Monseigneur Paul Bruchési, archevêque de Montréal.

Né le 6 décembre 1855, à St. Jacques de l'Achigan, d'une famille aussi honorable que chrétienne, Nicolas-Azarie montra, de bonne heure, ces heureuses qualités de cœur, de mémoire et d'intelligence, qui devaient le servir si bien plus tard, dans le saint ministère.

Il grandit à ce foyer, où s'exerçait si largement l'hospitalité, et où, toutes les vertus patriarcales s'unissaient à une distinction, faite, à la fois, de grandeur et de simplicité. Les enfants étaient nombreux, et, comme les rejetons de l'olivier fertile, grandissaient autour de la table du père de famille. *Dieu y était le mieux aimé et le premier servi.* L'une des jeunes filles devint religieuse au Couvent de Sainte-Anne de Lachine ; trois des garçons devinrent prêtres: Azarie fut l'un de ceux-là.

La douce et grande piété de la bonne grand'mère Marguerite, dont il aimait à rappeler souvent le souvenir,

autant que la tendresse éclairée de sa bonne mère, influèrent évidemment beaucoup sur cette jeune âme et lui furent comme la rosée du Ciel et le beau soleil du bon Dieu, qui firent germer et éclore la sainte vocation.

Il y avait eu, du reste, à Saint-Jacques de l'Achigan, par une grâce d'en-Haut, qui semble continuer encore, toute une lignée de pasteurs selon le cœur de Dieu, qui savaient allumer et entretenir le feu sacré et enrôler de vraies armées de prêtres et de vierges au service de Jésus-Christ.

Le jeune Azarie, dès qu'il eût entendu l'appel du Seigneur, ne rêva plus que du Collège de l'Assomption, déjà si florissant, et qui continue simplement sa sublime mission de fournir à l'Eglise des prêtres pieux et savants et, à toutes les classes de la Société, des hommes distingués et vertueux.

Il y fit tout son *cours classique*, et il le fit sérieusement : dans toutes ses classes, il occupa toujours les premiers rangs.

" Au collège, c'était un jeune homme studieux, appliqué et exemplaire ; en même temps, d'une grande affabilité, laquelle fut d'ailleurs, durant toute sa vie, une marque distinctive." Paroles de Monseigneur Archambeault, évêque de Joliette, son ancien condisciple au Collège de l'Assomption.

Déjà, apparaissait, en lui, cet ensemble de qualités si originales, qui mirent sa personnalité si en évidence ; et, s'il tenait de son éducation première quelque affectation dans la distinction tant soit peu féminine de ce gracieux visage aux yeux bleus, encadré d'une blonde chevelure, dans sa démarche et dans ses manières, il n'en était pas plus fier et tous avaient pour lui de l'affection et de l'estime. Ses maîtres eux-mêmes, tout en combattant ce qu'il pouvait y avoir en cela d'excessif, lui accordèrent de ces postes de confiance, qu'on ne donne, d'ordinaire, au Collège, qu'aux bons élèves ; et, la preuve qu'il y fut bien, c'est que jamais on ne l'entendit prononcer la plus petite

parole de blâme, ni contre son *Alma Mater*, ni contre un seul de ses professeurs ; tandis qu'il se réjouissait toujours des éloges qu'on en faisait devant lui ; il y ajoutait encore les siens, et c'était sans réserve.

Il s'attacha surtout à son cher Collège, pendant l'année de professorat qu'il y passa, avant son entrée au Grand Séminaire. Outre qu'elle lui fut bien profitable pour se fortifier davantage dans ses études, elle lui permît de prier, de réfléchir et de méditer sérieusement sur sa vocation, qui, jamais, n'avait été ébranlée. Il la connaissait depuis longtemps ; il y avait fidèlement correspondu et tout en lui, aussi bien que la voix de son sage directeur, lui disait : " Allez ; le Seigneur a parlé."

En conséquence, au mois de septembre 1877, il se rendait au Séminaire de Montréal, où pendant trois ans, sous la direction si pratique et la touche si délicate des Sulpiciens, ces maîtres en Israël, son âme vibra pour les grandes choses. Il y laissa le souvenir d'un bon séminariste et il y noua de solides amitiés, avec cette pléiade d'esprits distingués et de nobles cœurs, qui ont tracé largement leur sillon dans le champ si varié de l'*Eglise Canadienne.*

Le 22 mai 1880, il était au comble de ses vœux : Monseigneur Fabre, archevêque de Montréal, lui conférait le Sacerdoce, en un mois consacré à la Reine du Ciel, qu'il devait tant aimer, et dont il sut si bien, en toute occasion, célébrer les grandeurs. Dès lors, sa résolution fut prise et elle ne varia jamais : "Je suis prêtre ! donc je dois penser, parler et agir en prêtre ! " Pour lui, l'une des grandes qualités du prêtre était la distinction, et, dès lors, il aimait à répéter cette parole du P. de Ravignan : " Soyons distingués, messieurs, soyons distingués." Ceux qui l'ont connu savent s'il avait le droit de la redire !

II.

SAINTE BRIGIDE.

A peine ordonné prêtre, le bon abbé Azarie fut envoyé comme vicaire à Saint-Jean d'Iberville chez M. le Curé Aubry, qui avait la réputation de former ses vicaires en peu de temps. Le fait est qu'il n'y resta que deux ou trois mois, et, le 25 novembre 1880, Monseigneur Fabre le trouva suffisamment préparé pour le vicariat de Sainte Brigide.

Bien délicate était la situation de la paroisse avec les bons Pères Oblats, de Saint-Pierre, qui n'avaient alors qu'une simple résidence et église de religieux. Ne les accuserait-on pas d'empiètement sur le terrain de cette paroisse, dont le clergé séculier venait de prendre la direction? L'abbé Dugas sut faire la part des choses et garder la juste mesure envers eux, répétant déjà sans doute, cette parole que, plus tard, en des circonstances, à peu près identiques, il redirait à Maisonneuve: "Ayons autant de zèle et de savoir-faire qu'eux; soyons aimables et attirants comme eux; faisons de belles cérémonies comme eux, et le peuple, naturellement, viendra à nous." Et, si on n'ose dire que, de ce côté là, il n'y ait pas eu quelque petit orage, pour la défense des droits de son curé, on peut affirmer qu'il resta en relation de vraie amitié avec la communauté et que, toujours, on l'entendit la louer de toutes ses œuvres, spécialement de l'Association de la Tempérance.

Les bons Pères n'en doutaient point, témoin cette phrase, que lui écrivait quelques années plus tard, le futur archevêque de Saint-Boniface, le R. P. Langevin: "Gardez votre cœur, et loin de le rapetisser, faites des bouts d'allonge; vous réserverez bien un petit coin pour vos amis les *religieux.*"

Il arriva à Sainte Brigide, juste au moment où l'on venait d'inaugurer la nouvelle église. La retraite des hommes et des jeunes gens allait commencer, prêchée par

le Clergé paroissial. Il dut en donner le premier sermon, qui fit impression sur son auditoire et aussi un peu sensation, soit parce qu'il parla sur le *Ciel*, soit surtout, parce qu'il y mit une conviction et une foi bien profonde, dont le vénérable Mr. Lanorgan, son curé, fut lui-même vivement touché.

Il remplit, pendant quelques mois, les différents offices d'un bon vicaire et se fit, dès lors, remarquer, par une ponctualité qui ne se démentit jamais. Jusqu'à ses derniers jours, en effet, on le verra fidèle à sa demi-heure d'oraison avant la messe, à son quart d'heure d'action de grâces, à sa visite quotidienne au S. Sacrement, à son chapelet ; son bréviaire sera toujours dit à l'heure et si un ami vient l'interrompre : "Je vais finir mon bréviaire, dit-il, nous causerons ensuite."

Il se couchera de bonne heure, quels que soient les attraits de la compagnie du presbytère, et l'on devine sans peine si les Bruchési, les Dérosiers, les Simon et tant d'autres avaient du charme pour lui ! N'importe ; à 8.30 ou 9 heures, il allait se reposer, et, le lendemain matin, de bonne heure, il était prêt à la besogne. Nourrissait-il déjà l'idée de se faire religieux, qu'il essaiera plus tard de réaliser, en entrant au noviciat de la Compagnie de Jésus ? Peut-être ; plus d'un l'avait soupçonné.

Quoi qu'il en soit, son curé, homme au cœur d'or, et qui lui savait gré de l'affection pleine de déférence qu'il lui portait, ainsi qu'à sa bonne sœur, gouvernante du presbytère, n'hésita pas, malgré sa jeunesse, à lui confier le soin de fonder la Congrégation de la T. S. Vierge, pour les jeunes gens. Ce n'était pas petite affaire : il fallait créer de toute pièce, et plus d'un ancien vicaire eut reculé devant la tâche. L'abbé Azarie, lui, demanda quelques jours de réflexion, pendant lesquels il pria, consulta ses amis, les Messieurs du Séminaire entre autres, et il accepta joyeusement.

Quand il se fut assuré quelques jeunes gens sérieux, pour être les pierres fondamentales et l'aider au recrutement

de son œuvre, il songea à leur donner une chapelle qui leur appartint; et, dès lors, après avoir *boursicotté* un peu de toute part, il arriva à ériger dans le soubassement de l'église, le gracieux sanctuaire et les salles de la congrégation, et il s'ingénia, de mille manières, pour les meubler.

Aidé de ses pionniers, prêts à tout pour lui faire plaisir, il descendit, lui-même, sur ses épaules, les confessionnaux, le Chemin de la Croix, les tableaux et bénitiers de l'ancienne église, voire même le banc des marguillers, qui devint, d'emblée, le banc des dignitaires. Il sut si bien orner le tout, avec ce goût si sûr et si discret qui le caractérisait, que tous ces éléments divers n'avaient rien de disparate et donnaient à la chapelle un cachet de piété, qui la rendait bien chère aux jeunes gens et à leur directeur.

Il voulait, du reste, que rien n'y manquât, sachant combien les jeunes gens, surtout, ont besoin de toutes ces choses, qui leur parlent au cœur et à l'esprit. Il se fit alors *frère quêteur* et put acheter un orgue de huit cents dollars, sans parler de tous les autres ornements, dont la sacristie avait besoin. Bien entendu, la première bourse, où il puisait tout d'abord, était la sienne. Il y puisa encore, et dans bien d'autres, par la suite, pour acheter des prie-Dieu, des chaises, etc.... Il n'avait rien oublié dès le début, pas même les fameux *crachoirs;* et malheur à qui aurait craché par terre! sur ce parquet, que lui-même il balayait et époussettait, étant méticuleux pour les plus petits grains de poussière, auxquels il allait, comme aux pauvres mouches, hélas! faire une guerre incessante jusqu'à la mort.

Il avait dû frapper à bien des portes, pour enrôler ses quatre ou cinq cents jeunes gens. S'il rencontra des refus qui l'attristèrent, il y trouva, par ailleurs, bien des joies. Il connut, comme tous les directeurs d'œuvres de jeunesse, les hausses et les baisses; il compta des défections, même parmi ses meilleurs, et alors son cœur saigna. Que de pas, que de démarches pour ramener un prodigue! Com-

bien de fois il alla en disputer et en arracher au vice ! Le bon Dieu seul le sait. Aussi bien, pendant les sept années de son séjour à Sainte Brigide, sa congrégation demeura prospère et alla toujours grandissante.

Il connaissait, par le menu, l'histoire. . . . et les *histoires* de ses jeunes gens ; il savait où ils demeuraient, où ils travaillaient et il les suivait partout. Il avait chargé l'un des dignitaires de marquer les absences ; mais, il possédait si bien toutes les places de sa chapelle et tout son monde, qu'il rectifiait, sur le champ, une liste trop partiale, rayant d'office certains noms qui ne devaient pas y être, et en ajoutant, au contraire, d'autres qui y avaient droit. D'un simple coup-d'œil, il avait tout vu.

S'il se dépensait, sans compter, à son œuvre, il se gardait bien de croire que l'affection pleine de confiance de ses jeunes gens le dispensait de les mettre en rapport avec d'autres prêtres. Chaque année, il leur faisait donner une retraite par un prédicateur en renom et qu'il savait dévoué aux jeunes gens. Il lui en abandonnait complètement la direction et se réservait le côté purement matériel. C'est inoui la peine qu'il se donnait pour arriver au succès. Il consentait à retarder son coucher, même de plusieurs heures, pour aller quérir les hésitants ou les lâches. Il invitait aussi, souvent, des prêtres étrangers, religieux ou séculiers ; mais, il dut, plus d'une fois, réprimer les excès de zèle de certain d'entre eux, qui semblait vouloir attirer ailleurs les meilleures brebis de son troupeau.

On pourrait croire que tout cela absorbait son temps au point de l'enlever aux autres parties du saint ministère. Il n'en fut rien, et il ne se crut dispensé d'aucune obligation. Il confessait, comme ses confrères, à jour et à heure fixe ; il visitait souvent ses malades et il leur était très dévoué ; il était très aimé d'eux, en retour. On le vit surtout l'année de la *grande picotte*, où, sans peur du mal, ni de la saleté, lui qui, pourtant, était si délicat sur ce point, il allait partout, chez les pauvres comme chez les riches ; dans les belles maisons et dans les bouges infects ;

et, bien que, parfois, la nature se soulevât, il administrait les sacrements sans crainte, témoin, ce jour où, en donnant l'Extrême-Onction, il sentit son pouce s'enfoncer dans la plaie purulente d'un varioleux.

III.

LA MAISON DU BON PASTEUR.

Il appelait son temps de Sainte Brigide, les *beaux* jours de sa vie. Ils durèrent sept ans. C'était assez pour que Monseigneur l'archevêque de Montréal put juger de sa valeur : en 1887, il le nomma au poste d'aumônier de la maison provinciale du Bon Pasteur, avec mission de préparer discrètement la fondation de la paroisse Saint-Louis de France, dont il eut été le premier curé.

Le coup fut rude pour son cœur si affectionné à ses chers jeunes gens et pour une nature, en apparence, si opposée à ce nouveau genre de ministère. Et, bien que ce fut, de la part de ses supérieurs ecclésiastiques, une marque de confiance dont il leur savait gré, il voyait trop souvent la tour de Sainte Brigide, et bien qu'il s'y prêtât peu, quelque grand que lui fut le sacrifice, sa porte s'ouvrait encore trop devant ses chers congréganistes, pour qu'il ne se sentit pas, à tort, évidemment, l'avenir le prouvera, au-dessous de sa tâche. Il crut voir en cela l'indication du Ciel, qui l'appelait ailleurs : c'est alors qu'il partit au noviciat de la Compagnie de Jésus.

IV.

LE NOVICIAT DES JÉSUITES.

Qu'il y fut appelé de Dieu, il avait le droit de n'en pas douter : cette lettre, que lui écrivait alors le R. P. Hamel, préfet des missions de la Compagnie de Jésus au Canada, en est le témoignage : " Je crois que vous avez une vraie vocation, les épreuves les plus inattendues auxquelles elle a été soumise, n'ont fait que la confirmer et la rendre plus

solide.... Je veux bien vous admettre au Sault-au-Récollet; mais, je ne promets pas que vous y serez toute une année; car, je suis toujours persuadé que vous ferez plus de progrès en pays étranger.... Vous n'êtes plus un novice de 17 ans, mais un prêtre pieux et dévoué, né pour les vertus les plus fortes. Vous avez eu l'avantage de ne vous être jamais éloigné du chemin de la vertu et de l'honneur chrétien."

Son ami, le R. P. A. Langevin, O. M. I., lui écrivait de la paroisse Saint Patrice d'Ottawa, où, depuis quinze jours, il était vicaire, une lettre délicieuse: "*laqueus contritus est et nos liberati sumus !*.... J'ai tant de bonheur à vous parler *cor ad cor ;* votre silhouette recueillie me hante constamment; je vous vois marcher le long des corridors silencieux; j'entends le bruit du grand chapelet de bois à vos côtés.... Pardon, encore une fois, de troubler votre solitude sacrée, mais, j'ai tant parlé de vous à Notre-Seigneur, et je suis si fier de vous savoir tout à lui!"

Tous ses amis le félicitaient de son bonheur; lui-même le chantait sur tous les tons; il en jouit durant toute une année; mais, le Ciel dut se contenter de l'offrande, et il dut se résigner, en raison de sa santé, fortement ébranlée, et malgré cette force de caractère, qui lui fera, jusqu'à la mort, accomplir, après les plus grandes souffrances, les choses les plus pénibles, de façon à égarer la *Science* elle-même et à dérouter ses meilleurs amis, il lui fallut renoncer à une vie si parfaite et dont il garda toujours un si réconfortant souvenir.

Les Révérends Péres Jésuites, pour lesquels il conserva une amitié si sincère, ne le regardèrent jamais comme un étranger. Le vénéré Maître des Novices, le R. P. Charaux, lui écrivait: "Votre départ m'a peiné.... Ma prière maintenant sera que votre séjour parmi nous vous ait été vraiment salutaire et que cette année de vie religieuse exerce une influence efficace sur toute votre vie sacerdotale pour la sanctifier. Quant à vos desseins pour l'avenir, le mieux est, pour le moment, de vous en remettre à

la bonté divine, sans négliger aucun soin pour vous rétablir. *Quelque part que la Providence vous conduise, j'ai confiance que vous ferez beaucoup de bien, surtout à la jeunesse.*"

Ce fut un des grands regrets de sa vie, d'avoir dû quitter une vocation si chère, et, plus d'une fois, il songea, dans la suite, à frapper de nouveau à la porte du noviciat; ses amis eux-mêmes n'eussent pas été étonnés de la chose et ne se faisaient pas faute de l'appeler "Fils de Loyola." Le 29 novembre 1888, le R. P. Hamel lui délivrait les lettres patentes des plus élogieuses, qui le rendaient à Monseigneur l'archevêque de Montréal et au clergé séculier.

V.

LA MISÉRICORDE ET SAINTE DARIE.

Il avait besoin d'un repos absolu, après les saintes austérités du noviciat et ce genre de vie si nouveau pour lui. Il alla le goûter à Saint Joseph de Cohoes, dans la douce intimité de son digne frère, Monseigneur Dugas; et, grâce aux soins délicats dont il fut entouré, grâce aussi aux vrais témoignages d'affection qu'il reçut de ses confrères, dont certains occupent aujourd'hui des postes bien honorables, en différents diocèses canadiens, il se crut assez fort, au bout de quelques mois, et se mit à la disposition de Monseigneur Fabre, qui, le 25 avril 1889, le nomma au Couvent de la Miséricorde.

Il s'y dévoua de tout cœur; mais, la tâche fut trop lourde pour lui et il dut échanger son *chapelinat* de la Miséricorde, avec celui de Sainte Darie, grâce au brave abbé Charpentier, trop heureux, comme toujours, de rendre service. C'est là que depuis le 11 octobre 1889, jusqu'en septembre 1893, il va se dévouer, corps et âme, et aux religieuses et aux prisonnières, avec tant d'entrain et de zèle, que seuls, ses intimes pourront deviner qu'il n'agit point par attrait, mais par devoir.

Il a compris que, pour faire du bien aux pauvres malheureuses, enfermées là par la justice humaine, à côté de ces femmes admirables que sont les Sœurs du Bon Pasteur, il faut le prêtre, avec toute la sainteté, la dignité et le dévouement possible. Il s'applique donc, chaque jour, à inventer de nouveaux moyens pour toucher les cœurs et les gagner à Dieu et à la vertu. Il commence, d'abord, par orner le sanctuaire, où réside le vrai *Bon Pasteur*, pour le leur faire aimer et les y attirer par des cérémonies éclatantes. Il a des amis, à Montréal et ailleurs ; au besoin, il aura encore sa bourse : il demande à des gens, qui donnent joyeusement et généreusement, et les statues du Sacré-Cœur, de l'Immaculée Conception, de Sainte Anne et de Saint-Joseph, viennent, comme par enchantement, embellir, tour à tour, la gracieuse chapelle. Autant de fêtes nouvelles, où il dépense sans compter, ni sans endetter personne, mais toujours avec beaucoup de goût et de délicatesse ; ce sera toujours son principe : "rien de trop beau pour la maison de Dieu."

Le Ciel lui ménagea bien des joies derrière les grilles sombres de la prison. Les détenues répondaient à ses soins empressés. A l'autel, elles le regardaient comme un homme de Dieu. "Il officiait si dignement ! il leur faisait de si belles fêtes ! Il était toujours à l'heure, réglé comme un cadran." C'est ainsi qu'elles parlaient de lui. Chaque dimanche, il leur donnait un sermon en français et un sermon en anglais, et il leur montrait si bien son dévouement qu'elles l'écoutaient avec beaucoup d'intérêt et ne trouvaient jamais ses instructions trop longues. Et, comme il savait que les petits cadeaux entretiennent l'amitié, il avait soin, au jour de l'an, ou à sa fête, de leur donner, soit une médaille, soit une image, reçues et gardées bien précieusement.

De même qu'il continuait à conseiller ses jeunes gens d'autrefois, qui le venaient voir, et à s'entremettre pour leur trouver une situation, ce qu'il fera encore, curé de Maisonneuve, leur confiant tous les travaux qu'il pourra

leur confier et les recommandant très chaleureusement à ses confrères ; ainsi agira-t-il à l'égard de ces malheureuses, qui, à l'expiration de leur peine, rentraient dans le monde. Elles aimaient à revenir prendre ses avis et à lui demander son appui près des personnes charitables, qui, sur sa recommandation, les acceptaient volontiers à leur service. Il fallait entendre ses grands cris de joie, quand il les revoyait ! Comme il les appelait par leur nom de baptême, et, tout en gardant cette réserve, dont il ne se départit jamais, leur faire le plus gracieux accueil, ce qui lui donnait le droit de leur adresser des reproches et d'exciter des repentirs.

Ce fut, pour lui, l'une des suaves heures de sa vie, et, dans un ministère, en apparence bien ingrat, il goûta d'ineffables douceurs. Ses amis lui restaient fidèles ; ils savaient qu'il y avait grande joie, quand, à leur coup de sonnette, différent pour chacun, il avait su les deviner ; et, l'un d'entre eux, qui refaisait, sous le beau ciel de Baltimore, une santé toujours bien chère à l'archidiocèse de Montréal, lui écrivait : " Et vous, cher ami, vous êtes toujours heureux, je n'en doute pas, dans votre *prison*. Les amis vous visitent et mangent, avec vous, le pain de la gaieté ; vous jouissez d'une douce paix et vous faites la volonté de Dieu. Y a-t-il, en cette vie, quelque chose de meilleur ?"

Cette parole, celui qui la lui avait écrite, en janvier 1890, devait la lui redire, l'avant veille de sa mort, en lui annonçant que la Science se reconnaissait impuissante, en face du mal qui allait le terrasser. Il la reçut avec un respect affectueux, en ces deux circonstances si différentes : c'était la volonté de Dieu ! elle avait été le mobile de toute sa vie.

VI.

ROME—LE DOCTORAT.

Plusieurs fois, déjà, il avait tourné ses yeux vers Rome, *videre Petrum*. Nature artistique, âme de sensitive, cœur si rempli de poésie, tout chantait au-dedans de lui, à la pensée de voir cette terre classique, où la Sculpture, la Peinture et les Arts avaient, à travers les âges, donné partout la main à la Littérature, à l'Histoire et à la Religion, pour enfanter tant de chefs-d'œuvre immortels; mais, surtout, Rome, la Mère et Maîtresse Eglise, d'où se répand la lumière sur toutes les plages du monde! Lui, un Canadien! pourquoi n'irait-il pas voir Rome? Son intime ami, le R. P. Langevin, O. M. I., lui écrivait alors: "Adieu! Du soleil! Du grand air! Des brises douces! Du beaume! beaucoup de beaume pour les blessures du cœur! De gais refrains! Une ample moisson d'âmes! Voilà les richesses que je vous souhaite!"

Il allait trouver quelque chose de tout cela dans plusieurs contrées de l'Europe. Il demanda donc à Monseigneur l'archevêque de Montréal de le laisser se joindre à cette élite de jeunes prêtres, qui se rendaient au Collège Romain, dans l'intention d'y préparer son doctorat en *Droit Canonique*. Il eut pu, sans doute, puiser à la bourse bien généreuse de son "cher vieux Prélat" de Cohoes; elle se fut ouverte largement devant lui; il se contenta de lui demander conseil et de recevoir ses fraternels et chaleureux encouragements. Les épargnes de sa vie, modeste comme celle d'un religieux, celles, du moins, que n'avaient point absorbées ses charités inépuisables, servirent à le défrayer, durant tout son séjour dans le vieux monde.

Une lettre adressée par Mr. l'abbé G. Clapin, directeur du Collège Canadien, à Monseigneur Dugas, nous dit ce qu'il y fut, pendant les deux années qu'il y passa: "Je ne saurais oublier que le Collège Canadien a compté votre regretté frère, au nombre de ses élèves les plus *distingués*."

A peine arrivé à Rome, il se mit résolument à l'étude du Droit Canon et ne voulut rien devoir, ni à la faveur, ni au privilège de l'âge. Et, c'était merveille de voir ce prêtre, déjà dans la quarantaine, studieux comme à ses beaux jours de l'Assomption ou du Grand Séminaire de Montréal. Il lui fut facile, avec son excellente mémoire et son jugement si droit, de s'assimiler toutes ces sciences juridiques, si arides par elles-mêmes, mais, dont ses professeurs, fort distingués, du reste, comme il se plaisait à le reconnaître plus tard, lui donnaient les plus lumineuses explications.

Tout en étudiant le Droit Canon, il n'avait garde de négliger les autres parties des connaissances ecclésiastiques; il avait soin, au contraire, de se tenir au courant de toutes les questions si intéressantes de l'Ecriture Sainte et de la Théologie et de toutes les décisions de la Curie Romaine. La liturgie, avec ses *fonctions*, si belles et si fréquentes à Rome, l'attirait et épurait de plus en plus son goût déjà si délicat pour les cérémonies saintes; les églises aussi, avec leur architecture, leurs beaux marbres, leurs peintures des grands maîtres, rehaussées par les ors les plus riches, leurs candélabres et leurs lampadaires d'argent lui parlaient au cœur, et déjà, sans doute, il rêvait de cette *petite basilique* qu'il construirait et parerait de même au Canada. Il y aurait pris l'amour du Beau, s'il n'avait pas semblé inné en lui: il y prit sûrement ce coup d'œil, qui lui fit toujours distinguer, dans l'art, le vrai du faux, le solide du clinquant.

Esprit naturellement observateur, il apprit bien des choses, là où des esprits superficiels passaient sans regarder.

Durant ses vacances, en Italie, en chevauchant à travers la campagne romaine, et visitant les sanctuaires les plus célèbres, il nourrissait encore son esprit des connaissances les plus variées et remplissait son cœur de ces douces émotions, qui le rendaient, plus tard, si intéressant conteur, quand il finissait par céder aux sollicitations réitérées de ses amis.

Sans se préoccuper de ces controverses plus ou moins hasardeuses, qui se sont élevées sur l'origine du pieux Sanctuaire de N. D. de Lorette, il aima à y faire son pélérinage et ses dévotions, et son âme si sensible se fondit de componction, lorsqu'il lui fut donné de célébrer les saints mystères là où le Verbe divin s'était incarné. Il en parlait toujours *con amore.* Il visita avec grand esprit de foi tous ces lieux bénis, où la sainteté d'un François d'Assise, d'üne Catherine de Bologne et de tant d'autres, a si fortement laissé son empreinte, et partout, il aviva la flamme de charité qui consumait son cœur.

Pouvait-il oublier, en France, où il venait passer le temps de ses vacances, les merveilles que le génie humain et la foi y ont semées! Que de prières ferventes il fit, pour l'Ancienne et pour la Nouvelle France, dans les différentes basiliques de Fourvière, de Paray-le-Novicial, de N. D. des Victoires, de N. D. de Paris, de N. D. de Chartres, de Montmartre, de N. D. de Lourdes, etc., etc.! C'était là le pays des aïeux, et il s'y sentait chez lui. Il garda toujours de son séjour en France, un délicieux souvenir; et, sans être un admirateur absolu et aveugle de tout ce qu'il avait vu, il sut faire la part des choses et ne mit jamais sur le compte de la France, les crimes et trahisons de quelques misérables français.

Pour être complet, il faut ajouter que si le cher abbé Dngas était l'étudiant sérieux, cherchant, en toute chose, à s'instruire, il n'oubliait pas qu'il se trouvait avec une jeunesse d'un peu plus de vingt ans, naturellement rieuse, et qui, redevenue écolière, dût la gravité accoutumée et la sage règle de Saint-Sulpice en recevoir plus d'un accroc, profitait, quand elle ne le prolongeait ou ne le multipliait pas, du temps des récréations et des promenades, pour s'en donner à cœur joie, voire même jouer des tours, qui auraient senti l'espièglerie, s'ils n'avaient été, au contraire, la preuve, comme le disait l'abbé Azarie, qu'ils n'étaient, ni les uns, ni les autres, d'*origine obscure.*

Plus d'une fois, l'un de ces futurs docteurs essaya de

mettre sa patience à l'épreuve ; mais, remettant toute chose en place, il savait sourire encore et redire : "Courage ! courage ! le Ciel est au bout." La preuve qu'il était de bien bonne composition, c'est qu'il n'y avait pas de fête sans lui et que, lors même qu'il semblait que, la dernière fois, on eût dépassé la mesure, il n'hésitait pas à se remettre entre les mains de cette jeunesse, dont plus d'un caractère farouche aurait été pourtant tenté de dire, à l'occasion, le mot de LaFontaine :

Cet âge est sans pitié.

Aussi bien, nul n'était plus heureux que lui de leur joie et il aimait à les entendre dans la suite, raconter tous leurs exploits, quelque fût le rôle qu'il y eut joué, et à tous il garda une affection qui ne s'est pas démentie. L'un d'entre eux, qui occupe une importante situation, dans son diocèse, écrivait ces jours-ci à Monseigneur Dugas : "Nous célébrerons bientôt l'anniversaire de ce départ, qui a laissé, dans nos cœurs, une blessure qui n'est pas encore cicatrisée. Je vous avouerai franchement, cher Monseigneur, que je ne puis encore me *réaliser* cette mort : je reste toujours sur la douce illusion que mon ami vit encore, qu'il est dans son presbytère à atmosphère tiède, que je puis encore aller m'asseoir à sa table.... Pourtant, je vis si isolé depuis le 27 février 1907, qu'il n'est pas possible de rester dans cette illusion."

A la fin de sa deuxième année, il fut prêt à passer ses examens, qu'il soutint brillamment devant le Cardinal Parocchi, dont il reçut avec l'anneau, la barette de Docteur en Droit Canon.

Rien ne le retenait plus dans la Ville Eternelle. Il prit donc à petites journées, la route de l'Amérique, revit en passant, plus en détail, ses pélérinages préférés, surtout quelques coins de la Suisse, qui lui rappelait ses Laurentides et quelques villes de la France, toujours si chère aux Canadiens, et il rentra au Canada, pour y jouir du bel hiver de 1896.

VII.

N. D. DE GRÂCES ET SAINT-LUC.

A son retour de Rome, il demeura quelque temps chez son " cher Prélat " de Cohoes et ne crut pas devoir faire un meilleur noviciat de la vie pastorale qu'à l'école de Mr. Nap. Maréchal, alors curé de N. D. de Grâces, cet homme distingué, dont Monseigneur Bruchési disait, le jour de ses funérailles : "*Erat enim sacerdos*, c'était un prêtre." Il y demeura quelques mois seulement et, le 1er septembre 1896, il était nommé à la cure de Saint-Luc.

Il y resta quatre années. Il les employa à organiser les dîmes sur le plan de l'autorité épiscopale, et il le fit sans heurt, ni froissement ; il embellit l'église, enrichit la sacristie de beaux ornements, toujours poussé en cela par son amour pour la beauté de la maison de Dieu, *dilexi decorem domus tuæ.* Il restaura le presbytère et y installa, sans luxe, mais solidement, le confort nécessaire à un prêtre. A l'extérieur il le dégagea de constructions gênantes pour la vue et l'hygiène ; il y traça un jardin et de gracieux parterres, qui le rendirent vraiment sain et agréable.

Le travail matériel ne lui fit point oublier le travail spirituel et il n'omit rien pour donner à son peuple un plus généreux élan dans la vie chrétienne. Cérémonies, illuminations, prédications extraordinaires, visites aux malades, catéchismes, tout fut mis en œuvre pour la gloire de Dieu et le salut des âmes. La population le comprit et l'aima.

VIII.

MAISONNEUVE.

Le 3 novembre 1896, le bon curé de Saint-Luc avait perdu son digne père, et sa blessure était à peine fermée, que, le 4 mai 1900, le bon Dieu lui demandait le sacrifice de sa bonne mère. Toujours plein d'affectueuse estime

pour lui, Monseigneur Bruchési songea alors à le rappeler à Montréal, et le 7 septembre de cette année, lui confia la cure de Maisonneuve.

C'était un poste bien honorable, assurément, mais, avouons-le, des plus difficiles. Il s'agissait de succéder à des hommes justement considérés ; nos populations sont ainsi faites : elles ont de la peine à oublier les disparus et se tiennent sur la réserve, en face des nouveaux arrivants. Il fallut au nouveau curé cet ensemble de qualités si rares, et de cœur, et d'esprit, qu'il avait reçues comme un héritage de famille, pour s'implanter, avec le temps, en cette terre nouvelle, déjà pleine d'espérances, aujourd'hui réalisées.

Ceux-là seuls, qui l'ont connu dans l'intime, savent, au prix de quelles souffrances physiques et morales, il put enfin arriver au but. Plus d'une fois, sa patience fut à bout. Avant même que ne fut creusé le premier sillon, dans le champ où se devait bâtir l'église, et depuis l'achèvement de l'œuvre, il songea à donner sa démission à Monseigneur l'archevêque. Monseigneur Bruchési le connaissait bien ; il se contentait de lui sourire et le laissait à Maisonneuve.

L'abbé Dugas prit-il, au milieu de ces difficultés que, certainement, mais, de bonne foi, il s'exagéra, le germe du mal impitoyable qui l'a si prématurément conduit au tombeau ? Ou le mal ne fit-il que s'aggraver, le minant sourdement depuis longtemps ?.... Ce qu'il y a de sûr, c'est que, à mesure que se dessinaient les lignes si harmonieuses de son église, et que, dans l'intérieur, elle prenait ses riches et gracieuses parures ; alors que " sa basilique " était trouvée si belle par tous ceux qui la voyaient et que, si délicieusement il jouissait de tout le bien qu'il en attendait dire, savourant à l'envi, les paroles, à lui écrites, après l'avoir visitée et admirée, par Mgr Langevin : " *Filiæ discurrerunt super muros tu vero supergressa es universas,*" il ne cessait d'entendre le " *responsum mortis* " et de répéter à son entourage : " Je ne jouirai pas de mon église....

J'y serai enterré le premier." On avait beau lui redire un mot qu'il avait coutume de répéter en sortant de l'une de ses crises si nombreuses : " Courage ! Courage ! Le Ciel est au bout ! " Même aux heures joyeuses, où la souffrance lui laissait un moment de répit, il redisait encore, en tête-à-tête et dans les épanchements de l'amitié : " Vous verrez que je ne jouirai pas longtemps de mon église."

C'est surtout depuis la retraite ecclésiastique de 1906, que cette pensée lui semblait le plus habituelle. Depuis longtemps, il n'y avait joui d'un calme aussi parfait ; la souffrance, cette fois-ci, n'était pas venue l'empêcher de la terminer. Il était visible à ceux qui l'approchaient, que sous cette jovialité, avec laquelle il parlait de la mort, se cachait la pensée et le désir de s'y préparer immédiatement, et de son mieux.

Sa piété, de tout temps, fut remarquable ; à certaines heures, il éprouvait de vraies jouissances dans la prière. Tous ceux qui le voyaient, soit à l'autel, soit à l'église, ou partout ailleurs, étaient frappés de son air de grandeur et de foi. Il avait ses dévotions privilégiées : les âmes du Purgatoire, pour lesquelles il a tant fait à Maisonneuve ; Ste Anne, dont, plusieurs fois par année, surtout dans les moments pénibles, il visitait le sanctuaire, à Beaupré, s'y trouvant, disait-il, plus près du Ciel ; la T. S. Vierge, qui le voyait souvent, et plusieurs fois, chaque jour, au pied de sa statue. Il était rare qu'il n'allât pas, chaque dimanche, après vêpres, pour se reposer des grandes fatigues de la matinée, où il faisait les annonces et quêtait pour son église, aux cinq messes, dans l'un des sanctuaires vénérés de la Madone. Tantôt, c'était à Bonsecours ; tantôt à N. D. de Pitié, à N. D. de Liesse, au Jesu, ou à N. D. du Mont Carmel. Il s'y cachait dans un coin, y récitait son chapelet, son bréviaire, et il rentrait ensuite, " s'étant trotté dans les chars," et répétait : " Courage ! Courage ! " C'était bon signe : tout allait bien.

" Cette trotte dans les chars," qu'il faisait, de temps à autre, qui la lui reprochera ? Partout où il allait, il y avait

dans tout son extérieur, un tel cachet de dignité ecclésiastique, qu'il édifiait, et, dans son regard, un si bon sourire, que ceux qui le voyaient, d'emblée lui était sympathiques. L'un d'entre eux, homme du monde, disait de lui, à l'occasion de sa mort, le vrai mot: "Il était aimable comme on se figure que tout prêtre doit l'être: il nous gagnait par son amabilité."

Ainsi parlaient surtout ceux qui avaient appris à le connaître: il en était ainsi maintenant à Maisonneuve; et, s'il y avait eu jusque-là, quelque petit nuage, toute prévention avait enfin disparu et on avait compris que c'était un grand cœur.

On ne l'avait pas vu souvent dans les familles; nulle, au surplus, ne pouvait dire qu'elle l'avait vu plus que d'autres; et, bien qu'il eut, au fond du cœur, des préférences bien légitimes, et qui le payaient de retour, il était l'ami de tous. Chose étonnante! et comme à Sainte Brigide, il connaissait tout son monde, par le nom de baptême et le nom de famille!... Il avait la mémoire du cœur.

La discrétion seule empêche de dévoiler les secrets de sa grande charité, ceux-là, du moins, qu'on a pu connaître: il y en a tant d'autres, qui ne sont connus que de Dieu et de ceux qui en furent l'objet! Qu'il ait, sous ce rapport, été parfois exploité et qu'il ait fait des aumônes à qui ne le méritait pas, c'est sûr; mais, qui donc oserait lui jeter la pierre? Que de fois, on l'entendait dire, quand on émettait quelque doute, en ce sens: "J'aime mieux me tromper en donnant, que de laisser quelqu'un dans la misère, en ne lui donnant pas; je n'en serai pas plus pauvre à ma mort."

Et non, le cher curé, il n'en a pas été ni plus pauvre, ni plus riche, à sa mort; et, si à Maisonneuve, il était venu à l'idée de quelqu'un de croire que c'était un homme d'argent, il a pu voir, par son testament si admirable qu'il n'avait point thésaurizé, ni pour lui, ni pour sa famille.

Il fallait être admis dans son intimité, pour bien se rendre compte de la richesse de son cœur. Doué d'une intelligence, au-dessus de l'ordinaire, d'un jugement très-

droit et d'une mémoire merveilleuse ; avec ce coup-d'œil, qui, facilement, lui faisait, chez autrui, surprendre le fort et le faible, il avait de ces mots, qui peignaient une situation et faisaient fortune. Il a dû blesser, parfois, par une de ces saillies si spirituelles et si spontanées, mais, il n'a pas voulu blesser. Dans des heures de souffrances, il a pu s'exagérer certains manques d'égard ou certains procédés moins délicats, il était si impressionnable ! Son cœur n'avait rien gardé des anciennes blessures, et, quelques jours avant sa mort il répétait à l'un de ses intimes : " J'ai beau rentrer au fond de mon cœur, je n'y trouve plus la plus petite rancune ; pas même la plus petite sensation d'aigreur. Si je guéris, nous irons ensemble chez ces bons amis. . . ." Car, il eut des amis.

Naturellement hospitalier, il tenait à recevoir chez lui, comme recevait jadis, à St. Jacques, sa vénérable mère, bien largement, dignement et de tout cœur. Il traitait ses vicaires " en vrai monsieur."—C'est le mot de l'un d'entre eux, qui ne prodigue pas, d'ordinaire, les éloges ;—pour lui, c'étaient des frères plus jeunes ; il leur laissait bien large leur champ d'apostolat, et nul, plus que lui, ne se réjouissait de leur succès. S'il ne les surveillait point ainsi jalousement, il veillait, pourtant, et de très près, à ce que rien ne leur manquât. Sa table était servie abondamment toujours, délicatement, mais sans luxe ; et, parce qu'il savait, selon l'expression d'un grand évêque du siècle dernier, Mgr Pie, évêque de Poitiers, que la table est " l'*entremetteuse de l'amitié*," il aimait à y recevoir, de temps à autre, quelques amis choisis, qui n'étaient point, disait-il, " d'origine obscure," et le bonheur qu'il éprouvait à recevoir, et la joie qu'il manifestait dans la circonstance, disaient assez à ses hôtes, qu'ils étaient les bienvenus. Il avait tout dit, quand de quelqu'un il disait : " Ah ! celui-là, c'est un gentilhomme ! " Le ton, l'air qu'il y mettait prouvaient sa conviction bien sincère : du reste, il ne le prononçait qu'à bon escient.

Gentilhomme, il le fut lui-même ; chez lui, c'était dans

le sang. Ceux qui le voyaient pour la première fois, étaient frappés de sa grande distinction ; ceux qui le connaissaient de longue date l'estimaient et l'aimaient. Chez lui, point de faste, ni dans les vêtements, ni dans les meubles ; mais, aussi, quelle propreté dans sa maison, dans son église et dans sa sacristie ! Il disait que la propreté extérieure chez un prêtre est l'image de la propreté de son âme. Et pour son âme, il la gardait pure toujours, pour le sacrifice de l'autel. Chaque quinzaine, il allait trouver son confesseur, et savait, à l'occasion, le choisir près de lui, plutôt que de retarder "son jour." Aussi, quand sonna l'heure suprême, il répondit à un ami, qui, une heure après Mgr. Bruchési, lui confirmait que l'heure de la récompense avait sonné pour lui et voulait appeler son confesseur ordinaire : "Non, non ; ne dérangez personne ; je suis prêt ; je me suis confessé avant l'opération."

Il était prêt, en effet ; et, les trois jours, qu'il vécut encore, furent des jours d'édification pour tous ceux qui purent l'approcher. Ce n'était plus le même homme ; sa conversation n'était plus de la terre. "Mgr. Bruchési veut que je guérisse, par l'intercession de Mgr. Bourget ; je le veux bien ! mais, le Maître est là-haut ! Que sa volonté se fasse ! . . . . Pourtant, si je devais l'offenser encore, je lui demande de me prendre tout de suite." Il prononçait ces paroles, le mardi soir, à 5 heures, alors qu'une apparence de mieux bien sensible pouvait faire croire au miracle, et, le lendemain, à 9 heures du matin, il avait rendu sa belle âme à Dieu, entre les bras de sa chère sœur, religieuse de Ste-Anne de Lachine et en présence de son digne frère, Mr. le Curé de St. Henri de Mascouche, béni l'avant-veille encore, par son respectable frère, Mgr. L. M. Dugas, curé de Cohoes, que les devoirs de sa charge pastorale avaient, pour quelques heures, rappelé dans sa paroisse.

La nouvelle de sa mort fut, dans la ville de Montréal, comme un coup de foudre. Des marques de sympathies les plus vives arrivèrent de toute part ; nulles ne furent

plus senties et plus profondes que celles des paroissiens de Maisonneuve, où toutes les classes de la société, sans distinction aucune, s'unirent pour pleurer un père et prier pour lui : on le vit bien à leurs offrandes de plus de 500 messes, de milliers de communions, de chemins de Croix et de rosaires.

Bien que ce fut un samedi et l'époque des retraites paroissiales, plus de 150 prêtres, ayant à leur tête Monseigneur de Pogla, se trouvèrent au service, chanté par Monseigneur Dugas, assisté de deux intimes du défunt, MM. Nap. Morin, curé de Saint-Edouard et J. B. Jobin, curé de Sainte Julie. Monseigneur Bruchési tenait chapelle, assisté de Mr. Alphonse Dugas, frère du défunt, du chanoine Roy et de Mr. l'abbé Curotte, secrétaire de l'Université Laval, et fit, avant l'absoute, en quelques mots bien sentis, l'éloge du bon curé de Maisonneuve, qu'il avait si bien connu dans leur commun vicariat. Il redit " ses hautes qualités de cœur et d'esprit, son dévouement et sa charité, son merveilleux apostolat de la jeunesse à Sainte Brigide, sans oublier les belles choses qu'il avait faites surtout à Maisonneuve."

Pourquoi faut-il que la mort ait frappé l'ouvrier avant l'achèvement de l'œuvre ? Ah ! il la voulait belle, son église de Maisonneuve ! Il la voulait finie, ornée, embellie de statues artistiques. Il se privait, depuis longtemps, d'acheter quoi que ce fut pour la vieille église ; il manquait à peu près de tout pour la nouvelle : il fallait la meubler. Messieurs de la Fabrique connaissaient son bon goût ; ils se reposèrent sur lui de ce soin. Il fit grandement les choses, au point d'être taxé d'exagération et d'imprudence !

Cependant, il avait réfléchi à tout, et moins de quinze jours avant sa mort, il disait à l'un de ses confidents : " Que le bon Dieu me laisse vivre jusqu'à la fin de l'année et j'aurai trouvé chez des bons amis que je connais de quoi payer mes statues et mes ornements, sans que la Fabrique n'ait un sou à débourser." Dieu ne lui

permit pas, hélas ! de voir la fin de l'année ; mais, pourtant, ses statues et ses ornements ont été soldés, grâce aux trois ou quatre milliers de piastres, épargne de toute sa vie, qu'il laissa, en mourant, à son église, réalisant cette parole de nos saints Livres, qui avait inspiré tout son sacerdoce : *dilexi decorem domus tuæ.*

Il repose en paix, maintenant, sur le tertre bénit de Saint-Jacques de l'Achigan, entre son père et sa mère, " au milieu de ce peuple de saints," et son souvenir ne périra pas, et à sa chère famille qui le pleure, et à ses amis, à qui il manque, il redit sa consolante devise : " Courage ! Courage ! Le Ciel est au bout ! "



DERNIÈRE LETTRE ÉCRITE PAR L'ABBÉ DUGAS.

A SA SŒUR, RELIGIEUSE A LA COMMUNAUTÉ DE LACHINE.

Cohoes, 3 février 1907.

Ma bien chère Lydia,

Comme tu le vois, je suis à Cohoes, il y aura 15 jours, jeudi prochain. Dans l'espérance de t'y rencontrer, j'avais avancé mon voyage de deux jours, mais, hélas ! la colombe avait repris son vol vers le cher vieux Colombier de Lachine. —Et c'est ainsi que va la vie.—Des joies rarement, des ennuis et des tristesses presque toujours.

Ma santé laisse toujours à désirer. La semaine dernière encore, j'ai eu une mauvaise secousse, à tel point que je me demande " si je reviendrai jamais de cette dernière maladie."—J'avais pensé faire un long voyage ; mais je suis bien trop faible pour entreprendre un voyage quelconque, et, comme le dit le médecin, ce n'est pas tant le voyage, que le repos et un milieu sympathique, qu'il me faut. J'ai bien tout cela ici.—Dire toutes les attentions, dont je suis l'objet ici serait une " redite connue " et Dieu seul sait toute la reconnaissance que j'ai à ce cher et bien aimé Frère !

Il peut se faire que je retourne à Montréal pour dimanche ; mais, je serai ici jusqu'à samedi, quitte à revenir ensuite.

Combien j'ai été touché de la sympathie témoignée par ta communauté pendant ma maladie ! Dis bien à toutes tes mères toute la gratitude que je leur garde pour leurs attentions et leurs bonnes prières. J'irai à Lachine aussitôt que je pourrai.

Prie bien pour moi. Et, toujours, bien à toi.

AZARIE.

ORAISON FUNÈBRE DE M. LE CURÉ N. A. DUGAS, PAR MGR. ARCHAMBEAULT, ÉVÊQUE DE JOLIETTE, À ST. JACQUES DE L'ACHIGAN.

"Mes bien chers frères,

"Il y a à peine un an, vous étiez, comme aujourd'hui, tous réunis dans cette église, autour du même catafalque. Cette fois, c'était pour rendre vos derniers hommages au père, au guide, au pasteur de vos âmes, à celui qui, pendant plusieurs années, s'était consacré à votre salut et à votre sanctification avec un dévouement admirable et sans bornes, avec une sagesse et une prudence dignes de tout éloge.

"Aujourd'hui, c'est un frère, c'est un fils qui revient au milieu de vous. Il vous a quittés depuis longtemps, mais il ne vous avait pas oubliés, et sa dernière pensée a été pour vous ; son dernier vouloir, celui de reposer au milieu des siens, de ceux qu'il avait aimés, de ceux qu'il aimait encore.

"L'an dernier, celui dont nous portions en terre les restes vénérés était un prêtre vénérable par l'âge, arrivé presque au terme d'une carrière féconde en bonnes œuvres. Dieu l'avait appelé à lui, après que ce bon et fidèle serviteur lui eût donné, non seulement les ardeurs, les enthousiasmes de sa jeunesse, les délibérations plus solides de son âge mûr, mais encore les derniers dévouements et les dernières forces d'une vie qui s'éteignait, dépensée toute entière à son service.

"Cet homme avait fait des œuvres grandes, des œuvres que seuls inspiraient la charité pour les âmes et le pur amour de Dieu. Le Seigneur s'occupe peu du succès de nos œuvres : qu'elles soient fécondes ou stériles, peu lui importe. Ce qu'il veut, c'est qu'elles soient accomplies pour procurer sa gloire et lui gagner des âmes. Telles ont été les œuvres opérées par votre digne pasteur, le regretté monsieur l'abbé Maréchal.

"Aujourd'hui, celui que le bon Dieu vient de frapper pour lui demander ses comptes est un prêtre dans toute la maturité et la force de l'âge, un prêtre qui a déjà fourni une carrière agréable à Dieu, utile à l'Eglise et aux différentes œuvres confiées à son zèle. On pouvait prévoir que ce beau dévouement de M. Dugas s'exercerait longtemps encore sur ce champ de fatigues et de labeurs.. . Les desseins de Dieu ne sont pas les desseins des hommes : les vues humaines ne sont pas les vues divines.... Dieu l'appelle à lui précisément à l'heure où il aurait pu jouir d'un repos bien mérité, alors qu'il lui demandait simplement quelques années de plus pour faire le bien et travailler à sa gloire....

C'ETAIT L'HEURE DE DIEU ;

rien n'a pu l'arrêter !....

" Comme l'an dernier, celui que vous entourez aujourd'hui de votre respect a mérité votre légitime admiration ; il a droit à votre souvenir et à vos prières.

" Monsieur l'abbé Nicolas-Azarie Dugas s'est toujours fait remarquer par une correspondance fidèle, généreuse aux appels de Dieu, à l'accomplissement de ses volontés, quand ces volontés, à ses yeux, étaient claires et bien formulées.

" Tout jeune homme, il sentit l'appel de la vocation au sacerdoce. Rien d'étonnant en cela : il y a des paroisses favorisées de Dieu, des paroisses que je me permettrai d'appeler sacerdotales, qui donnent à l'église, à Dieu, beaucoup plus de prêtres, de religieux et de religieuses que d'autres. Vous avez le bonheur d'être au nombre de ces paroisses privilégiées sur lesquelles Dieu jette les regards lorsqu'il veut séparer de son peuple ceux qu'il destine à devenir les instruments de sa gloire, de sa bonté et de sa miséricorde sur les âmes. Mais de même qu'il y a des paroisses sacerdotales, il y a aussi des familles sacerdotales dont il choisit la plupart des membres pour en faire des prêtres, des religieux et des religieuses. Telle a été, telle est la famille Dugas, si justement honorée et respectée, dans cette paroisse.

"Comptez, mes frères, si vous le pouvez, comptez dans cette famille, quelles qu'en soient d'ailleurs les souches et les lignées collatérales, le nombre de prêtres, de missionnaires, de religieux et de religieuses qui l'ont sanctifiée et qui ont jeté sur elle un lustre et un éclat que rien ne peut égaler.

" Aussi le bon Dieu l'a bénie d'une manière toute spéciale : il a voulu appeler l'un de ses membres à la prélature romaine, plusieurs au sacerdoce, d'autres dans les missions, se livrant à l'enseignement ou aux œuvres de charité. Rien d'étonnant donc que le jeune Azarie ait entendu, lui aussi, l'appel divin. Ce qu'il faut admirer, c'est la générosité avec laquelle il a correspondu à cet appel. N'allez pas croire, mes frères, qu'il n'y a pas de sacrifices à accomplir pour un jeune homme, lorsqu'il s'agit de dire adieu au monde. Il y en a, et de grands !.... Il faut renoncer à sa famille et aux siens, il faut renoncer aux joies les plus légitimes, renoncer aux richesses, aux honneurs, aux ambitions, aux dignités ; il faut renoncer, même en principe, au bien-être et aux aises de la vie. Eh bien ! ce jeune a tout quitté, parce que Dieu l'a appelé. Il s'est préparé au sacerdoce, comme le font tous les prêtres vertueux, de manière à être un bon et digne serviteur de Dieu.

" Plus tard, lorsque déjà il avait commencé son ministère, il entendit un second appel ou du moins, il crut l'entendre. C'était

L'APPEL DE LA VIE RELIGIEUSE.

" Cette âme bonne, ardente, n'en avait pas assez d'avoir sacrifié à Dieu sa famille, sa jeunesse et son avenir. Il lui semblait devoir faire plus encore : elle voulut immoler davantage par le sacrifice de tout ce

qu'elle possédait, abandonner au Seigneur tout son être, toutes ses facultés dans un holocauste complet.

" Je reviens sur cette parole : il entendit l'appel à la vie religieuse. Plusieurs entendent cette appel, mais n'y répondent pas ou du moins, dans le cas de doute, choisissent l'état qui leur semble le plus avantageux. Tel n'a pas été le raisonnement de Monsieur l'abbé Dugas. Je le répète : il avait cru entendre cet appel ; il y avait doute : il aurait pu trancher ce doute en faveur de sa liberté, de sa demeure dans le clergé séculier. Non ; il ne voulait pas marchander avec le bon Dieu ; il n'hésita pas et alla demander aux Jésuites son entrée au noviciat. Elle lui fut accordée ; mais le bon Dieu se contenta de cet acte de bonne volonté. Au moment où il allait consommer son sacrifice, comme autrefois Abraham prêt à immoler son fils unique, le Seigneur lui arrêta le bras. " Non, dit-il, retourne vers tes frères, retourne dans la plaine : " ce n'est pas sur le Thabor que je te veux ; ce n'est pas sur la montagne, c'est-à-dire ce n'est pas dans une vie de contemplation et de " prière que je te veux, mais dans une vie de luttes, de labeurs, de " sacrifices de tous les jours à mon service et au service du prochain." Et le jeune abbé Dugas revint vers les siens.

" Deux paroisses lui furent successivement confiées : la paroisse de Saint-Luc et celle de Maisonneuve. C'est surtout dans cette dernière paroisse qu'il eut l'occasion de déployer son zèle, son dévouement et toutes les ressources de son activité et de son talent d'administration.

" Le bon Dieu connait l'heure de notre mort ; il voulait que là, avant de mourir, Monsieur Dugas accomplit une œuvre qui fut la gloire de la cité de Montréal, la joie et la gloire surtout de Maisonneuve. Vous le savez, mes frères, Monsieur le curé Dugas éleva à Dieu un temple magnifique, l'un des plus beaux et des plus riches de Montréal. Et il n'eut pas même la consolation,—il l'avait pressenti, il l'avait annoncé,—de célébrer une seule fois la grand'messe dans ce temple qu'il avait construit au milieu des plus pénibles difficultés, des contradictions de ceux qui ne le comprenaient pas, au prix de tant et de si dures fatigues qui durent abréger ses jours et avancer l'heure de sa mort. Non, il n'eut pas cette consolation ; mais il est un temple, un palais plus riche, plus immense et dont la durée n'est pas comparable à celle des palais les plus somptueux. Ce temple, c'est le temple de la Jérusalem céleste qu'habite le Roi immortel des siècles. C'est dans ce palais que Dieu voulut qu'il allât célébrer la construction du temple matériel élevé à sa gloire par ce bon serviteur. C'est en plein âge mûr que Dieu l'appela afin de déposer sur sa tête une couronne dont déjà il était digne.

" Cette fois, l'appel de Dieu fut-il entendu avec la même docilité ?... Il faut compter avec la nature humaine. La mort n'est pas naturelle à l'homme, parce que Dieu l'avait créé immortel ; elle est une conséquence et un châtiment du péché. C'est pourquoi, lorsque la mort arrive, lorsque sonne l'heure de la séparation de ces deux êtres si intimement unis qui s'appellent l'âme et le corps, il y a des révoltes, des

angoisses, des soubresauts en nous. N'en soyons jamais étonnés, n'en soyons jamais surpris, jamais scandalisés ! C'est l'œuvre de la nature... Laissons faire Dieu et sa grâce....

"Malgré la maladie qui le dévorait, M. Dugas paraissait extérieurement plein de vie, d'activité et de zèle. Il aimait la vie, non pas pour elle, sans doute, mais parce qu'elle lui procurait l'occasion de se dépenser au salut des âmes, de se sanctifier, d'agrandir la couronne qui l'attendait aux cieux. Donc, lorsque cet appel lui fut connu, il s'arrêta... Cette nature généreuse ne se révolta pas, mais elle se demanda si l'heure du sacrifice avait sonné, si c'était vraiment la mort qui le frappait... Est-ce que le bon Dieu n'écouterait pas les saints qu'il invoquait, entre autres Monseigneur Bourget auquel il avait une si grande confiance ? Ne prolongerait-il pas de quelques années une vie qu'il lui promettait d'employer plus que jamais à son service ? Il y eut bien quelques soubresauts dans cette nature encore forte et vigoureuse. Ce fut l'affaire d'un jour à peine... Lorsque la volonté de Dieu se fût manifestée à lui clairement, après avoir offert des souffrances atroces que lui seul connaissait,—des personnes intéressées me l'ont dit,—parce que lui seul les endurait, après avoir fait le sacrifice d'une opération dont il ne connaissait pas les suites il comprit que Dieu lui en demandait un plus grand, plus douloureux.... Ce fut Monseigneur Bruchési, qui lui annonça avec cette bonté, mais aussi avec cette fermeté dont il ne faut jamais se départir en face d'une âme qui va quitter la terre, que

SON HEURE ETAIT VENUE,

qu'il fallait paraître devant Dieu, renoncer au bonheur de le servir ici-bas pour n'aspirer plus qu'à celui de le contempler dans la gloire infinie. Ce fut la fin des doutes, mais aussi la fin des hésitations. Il recouvra dès lors un calme, une sérénité d'âme et de conscience, une paix qu'il n'avait peut-être pas connue depuis longtemps. Il le disait lui-même : c'était le résultat des sacrements qu'il avait reçus, particulièrement de l'Extrême-Onction dont l'effet est non seulement d'effacer le péché, mais de rendre à l'âme une paix que rien, pas même le démon, ne peut troubler jusqu'à l'heure de la comparution devant le tribunal du Souverain Juge. Dès ce moment, il se prépara avec une résignation parfaite, joyeuse, à la venue du Maître ; il ne pensa plus qu'à faire des actes d'amour, de soumission à la volonté divine. Il eut un souvenir tout particulier pour son frère malade qui ne pouvait se rendre auprès de lui adressa un suprême adieu à ses frères et à ses sœurs chéries, leur disant : "Au revoir, au Ciel, aux pieds du Père commun !" Puis il s'endormit comme un petit enfant s'endort sur le sein de sa mère... Sa tête se pencha, et c'est à peine si on s'aperçut de sa fin à un léger frémissement de ses lèvres... Il n'était plus !

IL ETAIT AVEC SON DIEU...

"Voilà, en quelques mots, l'histoire de celui qui a voulu reposer à Saint-Jacques. Et savez-vous pourquoi ?... Je le tiens des lèvres

mêmes de son frère bien-aimé, Monseigneur Dugas... Sans doute, parce que sa paroisse natale était l'objet de ses affections, qu'il y avait grandi, qu'il y avait éprouvé les premières joies, les premières peines, accompli les premiers sacrifices, parce qu'il y avait fait sa première communion... Ici, s'était passée sa jeunesse : ici, il avait entendu l'appel de Dieu, il avait dit adieu à ses frères, à ses parents, à ses amis. Mais une raison supérieure le dominait. "Je veux aller dans ce cimetière, dit-il, parce que c'est un cimetière de prédestinés, un cimetière de saints : là reposent les restes des pasteurs qui ont été des saints, de mes vieux parents, de paroissiens morts dans les bras de Dieu. Eh bien ! je veux dormir à côté d'eux : la terre me sera plus légère ; plus nombreuses et plus ferventes seront les prières pour le repos de mon âme !"...

"C'est là le suprême devoir à rendre à la mémoire de celui qui revient vers vous. Vous ne vous contenterez pas d'admirer ses œuvres, d'entourer de respect sa dépouille mortelle, de prier aujourd'hui pour ce cœur qui a brûlé d'affection pour vous, qui vous a donné son dernier souvenir. Vous irez sur son tombeau, dans ce cimetière où déjà reposent tant d'êtres chéris, verser les pleurs de l'âme, sinon des yeux, c'est-à-dire de ferventes prières, des supplications incessantes, jusqu'à ce que vous ayez introduit votre frère et votre ami dans les demeures éternelles. Voilà votre devoir..."



PRIÈRE

APRÈS LA MORT D'UNE PERSONNE CHÈRE.

Hélas ! si vous l'aviez voulu, Seigneur ! elles ne couleraient pas de mes yeux, ces larmes brûlantes que je répands aujourd'hui en votre présence ; si vous l'aviez voulu, il vivrait et serait encore près de moi, cet être tendrement aimé, dont la mort a brisé mon cœur. Mais j'adore votre volonté, dont les desseins sont impénétrables, et qui est toujours miséricordieuse, jusque dans ses rigueurs apparentes ; et j'essaie de m'y soumettre sans murmure ; je baisse la tête et j'accepte, ô mon Dieu, en l'unissant à la vôtre, la croix douloureuse dont vous m'accablez. Je vous conjure seulement de m'aider à la porter, afin de rendre possible à mon pauvre courage un sacrifice qui me semble au-dessus de mes forces

O Seigneur, soutenez mon cœur abattu ; ranimez-le par les pensées consolantes de la foi, afin que je ne m'attriste pas comme ceux qui sont sans espérance. Car je le sais, ô mon Sauveur ! vous avez vaincu la mort ; celui qui a cru en vous ne meurt point à jamais, et cette mort passagère qui n'est qu'un sommeil, nous fait entrer dans l'éternelle vie.

Je le sais encore, les liens que vous avez formés vous-même, les affections que vous avez bénies, peuvent bien être séparés pour un temps sur cette triste terre ; mais ils doivent se retrouver au ciel, là où l'on s'aime mieux encore, parce qu'on ne s'aime qu'en Vous, ô mon Dieu, là où les familles dispersées ici-bas par la mort se réunissent et se reforment, pour ne plus se quitter.

Recevez donc dans votre royaume celui que je pleure, ô mon Père : oubliez ses fautes ; faites-lui miséricorde, donnez-lui votre paix. Et accordez-moi, Seigneur, tant qu'il vous plaira que je vive, de me sanctifier de telle sorte par la souffrance, que je sois un jour réuni à ceux que j'ai tant aimés, et à Vous, mon Dieu, que je dois aimer plus que toutes autres choses Ainsi soit-il.

Fénelon.